



Actes des congrès de la Société française Shakespeare

2 | 1980

Justice, juges, prisons dans le théâtre de Shakespeare
et dans les oeuvres de ses contemporains

Avant de répéter *La Tempête*

François Marthouret

Marie-Thérèse Jones-Davies (éd.)



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/shakespeare/140>

DOI : 10.4000/shakespeare.140

ISSN : 2271-6424

Éditeur

Société Française Shakespeare

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 1980

Pagination : 156-158

Référence électronique

François Marthouret, « Avant de répéter *La Tempête* », *Actes des congrès de la Société française Shakespeare* [En ligne], 2 | 1980, mis en ligne le 01 novembre 2007, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/shakespeare/140> ; DOI : 10.4000/shakespeare.140

SOCIÉTÉ FRANÇAISE SHAKESPEARE

ACTES DU CONGRÈS 1980

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

M.T. Jones-Davies

JEAN TOUZOT Libraire - Editeur
38 , rue Saint-Sulpice 75278 PARIS CEDEX 06 1981

VENDREDI 14 NOVEMBRE

«*Avant de répéter La Tempête*», rencontre avec François Marthouret.

Les traductions existantes ne nous fournissaient pas le matériau dont nous avons besoin. Avec François Barthélémy nous avons donc refait une traduction. J'avais déjà participé avec Peter Brook et Jean-Claude Carrière à ce type de travail. Au côté de ce dernier, il était passionnant d'aborder une traduction n'ayant pas pour objet de commenter, mais d'accepter la richesse des propositions et la multiplicité des significations. Notre souci est d'obtenir un texte doté d'efficacité instrumentale sans ambition littéraire ou conceptuelle.

La Tempête est d'une construction symbolique infiniment complexe. On peut, à la lire, éprouver dans un premier temps un sentiment d'ennui ou la trouver de facture banale. Le langage n'y foisonne pas aussi somptueusement que dans *Lear* et *Macbeth*, où les métaphores sont déchaînées. *La Tempête* est d'une langue plus coulante. On comprend que la traduction puisse s'y noyer et s'abîmer dans sa propre contemplation, oubliant par là même la finalité de la représentation théâtrale. Ce qui nous importe, c'est de garder la vie et le rythme de cette langue qui a pour vertu d'inspirer à l'acteur l'improvisation de la pensée, une pensée qui s'invente sans cesse, qui est action. Nous nous efforçons bien sûr d'obtenir un texte qui soit idéalement le plus proche de celui du poète mais en optant pour la simplification, afin de permettre à l'acteur, grâce à son don de vie, de suggérer un écho à l'évocation des symboles, fussent-ils «intraduisibles».

La Tempête défie toute interprétation a priori. Il apparaît vain de vouloir décider à l'avance d'une signification globale. Nous entendons simplement porter témoignage à travers l'œuvre, sur la sensibilité d'un groupe. Le travail de répétition ne se résout pas à illustrer une thèse sur la pièce. Il consiste plutôt à animer un groupe en lui proposant une série d'interprétations. Il faut rester à l'écoute de ce que l'acteur propose. Dans son corps, sa voix, sa perception aux aguets, l'acteur se prépare à raconter une histoire, à prendre le risque du théâtre dans l'instant. C'est l'inverse

d'une conception mentale de l'art théâtral. Je me veux plus artisan que démiurge. Avec cette première réalisation ambitieuse, je veux tout axer sur l'imaginaire des mots portés par les acteurs. Je refuse par avance la béquille esthétique qui me justifierait.

L'idéal serait une proposition de base du décorateur qui puisse être battue en brèche au fur et à mesure des répétitions. J'aurais voulu que l'île soit en creux, que tout se joue dans un puits (de vérité). L'île de Prospero, c'est à la fois le lieu d'élection magnifique de l'utopie, le *no man's land* sur lequel va se dérouler le jeu terrible de la vérité, le globe tout entier, le théâtre, siège des illusions et des retournements. C'est l'île au trésor et l'île maudite. Il serait tentant d'inventer une forme qui aille dans la direction de l'imaginaire naïf des îles, d'en produire des représentations le plus possible illustratives et symboliques : cirque, arène, appareil radar géant, toile d'araignée, aérolithe, le théâtre doit permettre de signifier tout cela. A la suite de Peter Brook, je voudrais donner la priorité à l'essentiel, la parole d'un acteur devant le public, plutôt que de tout subordonner à l'évocation plastique.

Claude Lévi-Strauss, à la fin de ses *Mythologiques*, s'exprime en des termes très proches de ceux de Prospero. Il évoque ce rien disparaissant en fumée qu'est l'existence, le sommeil comme antichambre du néant, notre impuissance à affronter cette série d'illusions en cascade qu'est le monde et souligne que c'est justement cette conscience du néant qui nous incite à tenter sans fin de donner un ordre à ce monde. Voilà ce qui me touche le plus dans *La Tempête*. Quoi de plus émouvant en effet que d'assister à l'expérience de Prospero, cet homme de pouvoir qui tente de retrouver la cohérence du monde, de refonder une légitimité d'ordre politique et éthique, qui entreprend une orgueilleuse régénération de l'être humain dans le sens du Bien, qui se prend sinon pour Dieu du moins pour l'ordonnateur du destin et qui à la fin revient exactement au point de départ? Rien n'a changé. Personne n'est devenu meilleur. La seule modification est en lui qui a perdu toutes ses illusions. Il a perdu la rassurante certitude qu'il y a une vérité absolue dans l'intelligence de l'univers et que le Bien doit irrésistiblement l'emporter sur le Mal. Un bilan désespéré. Prospero, un des derniers hommes à pouvoir prétendre à la connaissance

universelle, un magicien, un initiateur, un révélateur qui use de la Nature à son gré, le maître du jeu donc, ne s'y retrouve plus. Sa vision se heurte à la réalité.

Il y a dans l'épilogue ce cri admirable : «Rendez-moi la liberté». Etre enfin dans la réalité pour s'y abolir. Le dernier mot de Shakespeare est donc «liberté». La liberté de porter un autre regard sur le monde, la liberté d'affronter le réel dans toutes ses contradictions, une liberté qui s'ouvre sur la mort.

On peut considérer *La Tempête* comme le testament grandiose de Shakespeare. C'est pour moi la tragédie de Prospero. Elle montre combien ce jeu de vérité du théâtre n'est au fond qu'un songe. C'est pour cela qu'il renonce à ses pouvoirs de mage. Jusqu'à la jeune génération, pourtant élevée à l'abri, qui est pervertie. Les nouveaux rois de Naples, gentils tourtereaux au début, Shakespeare en deux lignes les voue à la mesquinerie.

Tout cela me paraît entrer en résonance avec ce qui nous hante aujourd'hui. Il reste à en témoigner dans l'acte charnel du théâtre. A l'acteur, toujours souverainement nu, si fragile et si fort, de porter le monde sur ses épaules.

François Marthouret